

CHRONIQUE DU TEMPS PRÉSENT

PAR
ROSA
MONTERO



Romancière et journaliste, Rosa Montero est née à Madrid, en Espagne. Elle a étudié la psychologie, travaille depuis 1976 à *El País*, quotidien dans lequel elle a occupé de multiples postes avant d'y tenir une chronique hebdomadaire. Elle a publié des essais, des récits, des contes pour enfants et une douzaine de romans dont *La Folle du logis*, *Instructions pour sauver le monde*, *Belle et sombre*, *La Fille du cannibale* (Prix Primavera 1997) et *Des Larmes sous la pluie*, le plus récent. Tous chez Anne-Marie Métailié, dans une traduction de Myriam Chirousse.

Les Chroniques du temps présent s'inscrivent dans la tradition initiée par Alexandre Vialatte. Danièle Sallenave et Rosa Montero en sont les collaboratrices permanentes cette année. Des invités renommés les rejoignent chaque mois.

Abstraction faite des angoisses liées à la crise, l'actualité, en vérité, prête plutôt à rire. Comme dirait le célèbre répliquant de *Blade Runner*, je vois des choses que vous ne pourriez pas croire, tant elles sont grotesques et ahurissantes. La situation est telle que les émissions de télévision people les plus nazes, celles qui avant passaient des heures et des heures à raconter les ruptures amoureuses de l'actrice en vogue ou l'infidélité du footballeur célèbre, consacrent maintenant des heures et des heures à couvrir en direct les procès pour corruption d'Urdangarin, le gendre du Roi, et du reste de la troupe. C'est-à-dire que la Justice est devenue le plus grand divertissement à sensations du pays, un show populaire des bas quartiers.

Vie de paradoxes

Pour ne pas parler de l'irruption vedette, parmi les voleurs nationaux, de cette perle étrangère du culot qu'est Corinna, l'ex-amie du monarque, qui s'est mise à donner des interviews à tort et à travers (même dans *Paris Match*). Dans ses déclarations, Corinna se plaint que les blondes comme elle ont beaucoup plus de mal à être prises au sérieux, mais elle pose ensuite avec une douce moue de poupée, du collagène jusqu'aux oreilles, et elle montre ostensiblement un bracelet très cher comme d'autres femmes montreraient un diplôme de Harvard. Cette Corinna est l'image même de la blonde croqueuse de diamants qui, en des circonstances normales, aurait été la proie naturelle des émissions people. Maintenant, au contraire, non seulement elle remplit les journaux supposés sérieux, mais le directeur du Centre national d'intelligence, c'est-à-dire de nos espions, comparaitra dans quelques jours devant le Congrès en session naturellement secrète pour expliquer ses aventures corinnesques. En résumé : les choses autrefois sérieuses sont aujourd'hui un vrai cirque, alors que des personnages traditionnellement insignifiants font l'objet d'une session secrète au Parlement. Personne ne comprend plus rien à cette affaire.

Pour continuer avec cette vie de paradoxes, le Gouvernement actuel se montre très réticent à changer notre féroce Loi hypothécaire (la pire d'Europe), bien que 90 % des Espagnols soient partisans d'y mettre un terme, mais, en revanche, ce même gouvernement est bizarrement en train de se hâter de déclarer la corrida Bien d'intérêt culturel, alors que même les sondages les plus favorables n'indiquent pas plus de 37 % de partisans de la tauromachie en Espagne.

Ce que je viens de dire mérite, je crois, un paragraphe à part. Je le répète : seulement 37 % des Espagnols sont favorables à la corrida, et chez les jeunes à peine la moitié. Une minorité, donc, et qui de plus, diminue. Rien de plus naturel que cette dérive anti-tauromachie, cette sensibilité croissante, digne d'une société civilisée, face à la violence. La corrida appartient à un passé barbare. Il y a cent ans, les chevaux des picadors ne portaient pas de caparaçon, cette protection remboursée contre les coups de corne, et chaque après-midi les taureaux évêcraient une demi-douzaine de chevaux. Les pauvres canassons avançaient en marchant sur leurs tripes : on les leur remettait dans le ventre à la main, on les recousait à

chaude : c'était une Espagne très pauvre). Mon père entraînait dans la salle de bains accoutré en père normal et il ressortait transformé en super-héros, tout habillé d'éclats brillants. Il partait pour les arènes et nous, comme nous étions une petite horde de femmes (ma grand-mère, mes tantes veuves et célibataires, ma mère et moi), nous restions là à égrener nos rosaires tout l'après-midi devant une image sainte, un petit autel avec des bougies qu'un frère mendiant apportait dans les maisons. Quelques heures plus tard, après avoir allumé la radio pour savoir si la corrida s'était bien passée, on faisait une courte prière d'action de grâce, puis venait le moment que j'aimais le plus : je m'asseyais sur le rebord de la fenêtre



CORRIDA. Le gouvernement est bizarrement en train de se hâter de déclarer la corrida Bien d'intérêt culturel, alors que même les sondages les plus favorables n'indiquent pas plus de 37 % de partisans de la tauromachie en Espagne. AFP

vif et on les refaisait sortir. En 1928, le caparaçon fut imposé par la loi, et Ortega y Gasset, un des grands penseurs européens de l'époque, déclara, indigné, que la protection remboursée avait mis fin à l'émotion et à la grandeur de la fête et qu'il ne pensait pas retourner voir une corrida. La vie était aussi violente que ça en ce temps-là, en Espagne bien sûr (toute cette férocité allait se cristalliser huit ans plus tard dans la Guerre civile) mais aussi dans le monde. Aujourd'hui, au contraire, même le passionné de tauromachie le plus fervent ne supporterait un spectacle pareil : si on éventrait un cheval dans les arènes, il vomirait. Nous avons fait un bon bout de chemin.

En fait, nous avons tellement avancé et changé en si peu de temps. Quand je regarde en arrière, certains de mes premiers souvenirs me semblent impossibles, plus dignes du 19^e siècle que du 20^e. Je vous ai déjà dit que je suis fille de torero. Mon père s'est retiré quand j'avais cinq ans, mais je me souviens bien, même si j'étais très petite, des après-midis où il toréait à Madrid. Nous montions chez ma grand-mère, ma mère, mon père et moi, pour qu'il prenne un bain et qu'il mette son costume (nous n'avions pas l'eau

(c'était au premier étage) pour attendre l'arrivée de l'énorme voiture noire des toreros. Quand mon père descendait, le plastron de sa chemise était noir et durci par le sang séché du pauvre animal.

Je vous le dis, c'est un souvenir si archaïque qu'on dirait une gravure médiévale. Et, pourtant, à peine quinze ans plus tard j'étais devenue hippie, je fumais de la marijuana, je prenais la pilule et je défendais avec ferveur l'amour libre. Peut-être que cette rapide évolution a quelque chose à voir avec nos problèmes actuels...

À propos, les quadrilles des toreros viennent d'annoncer une grève pour avril. « Ça ne m'étonne pas qu'ils se mettent en grève, maintenant tout le monde le fait » commente stoïquement ma mère, 92 ans et fervente passionnée de tauromachie : « Je crois que moi aussi je vais me mettre en grève. » Je ne sais pas si elle parle de faire grève comme mère, comme passionnée de la corrida ou comme nonagénaire invétérée, mais je n'ose même pas le lui demander. ■ (Traduite de l'espagnol par Myriam Chirousse).

LA SEMAINE PROCHAINE :
David Lefèvre